

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Coult et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES "ETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 mai 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne, Fahrenheit Centigrade

NOTRE Nouveau Feuilleton

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un grand roman de Jules Mary, La Fille Sauvage. La lecture de cet ouvrage offrira l'intérêt le plus vif aux personnes qui aiment les émotions fortes, et qui, si elles attachent quelque prix au fond d'une œuvre, n'en dédaignent pas la forme.

LE MOUVEMENT INSURRECTIONNEL AU NICARAGUA.

Elle n'est pas encore réglée, cette question du Nicaragua, et se parait guère devoir l'être de quelque temps, à la tournure que prennent les choses. An début du mouvement qui survient entre Zelaya et Estrada, malentendu du mouvement insurrectionnel qui l'on sait, c'est avec des alternances de succès et de revers que se mesurent les armées des deux camps; si un jour les troupes du gouvernement obtiennent un avantage, le lendemain elles le perdent.

vement des Etats-Unis s'en émut, et devant ses menaces, Zelaya céda la présidence de la république à Madrid, puis s'enfuit.

Peu de temps après, un des généraux d'Estrada subit une défaite qui, on inclinait à le croire, devait mettre fin à la révolution. L'abandonnement de la petite armée de Chamorro, le refus du gouvernement de Washington de reconnaître Estrada et ses suivants comme belligérants, devaient enlever aux insurgés tout espoir de réussite; c'était, croyait-on, la fin de la situation troublée à courte échéance, le retour à l'ordre, à la paix.

Mais non, il n'en devait rien être; l'illusion en Estrada devait survivre à tous ses échecs, à tous ces coups; voilà que plus acharnée que jamais la guerre se poursuit: les ennemis se guettent, et l'attention est tournée du côté de Bluefields où les derniers événements pourraient bien rendre nécessaire l'intervention du gouvernement des Etats-Unis.

C'est dans les eaux de Bluefields que sont survenues les dernières complications de la situation. Le vapeur Venus, armé de quelques canons, y a fait son apparition, et il n'en a pas fallu davantage pour mettre la population de Bluefields en émoi. Il venait d'arrêter le "Diotator," un navire de la Nouvelle-Orléans, et après en avoir enlevé les matières postales, y avait fait des prisonniers.

Le commandant Gilmer de la canonnière américaine "Paducah" mis au courant de ce qui venait de se passer, exigea la mise en liberté immédiate des prisonniers et le retour des matières postales. L'officier américain fit savoir au commandant de la "Venus" qu'il lui défendait de mettre à exécution sa menace de bombarder la ville de Bluefields.

Il est toujours dangereux de jouer avec le feu; on finit par s'y brûler. Que le gouvernement de Madrid et les révolutionnaires se battent entre eux, qu'ils aient recours à tous les moyens licites de défendre leurs causes, nul ne les en peut blâmer; mais que ces moyens ne soient pas condamnés par le droit des gens. S'ils veulent que les puissances, que les circonstances rendent forcément témoins de leur lutte, observent la plus stricte neutralité, qu'ils se montrent les premiers, respectueux de cette neutralité.

La première fois depuis 40 ans.

Le prince héritier de Turquie, Yousouf Izzeddine effendi, qui représentait le Sultan aux fêtes réveillées du roi Edouard, s'est arrêté, au retour, à Paris, où il fait un séjour d'une semaine environ.

C'est la première fois que depuis quarante-trois ans un membre de la famille impériale de Turquie visite Paris et la France. Les Parisiens de la génération passée doivent se rappeler encore les fêtes grandioses qui ont été données en 1867 en l'honneur du fastueux et malheureux sultan Aziz, qui est allé visiter l'exposition. Cette visite fut à l'époque un véritable événement, accentué encore davantage par les circonstances et les détails qui ont accompagné ce déplacement unique dans les annales du sultanat, du Padiachah. Abdal Aziz, très ombrageux à l'égard de ses neveux, les fils du sultan Medjid, son frère et prédécesseur, s'est fait accompagner dans ce voyage de deux aînés de ses neveux, le prince Murad, héritier du trône, et le prince Hamid, lesquels tous deux ont régné depuis dans des conditions si différentes.

Coïncidence curieuse, c'est le fils aîné du sultan Aziz qui est maintenant l'héritier du trône et qui est l'hôte de la France pour quelques jours. Le prince Yousouf Izzeddine Effendi est né le 9 octobre 1857. Il était le préféré de son père, qui en avait fait un maréchal de l'armée, alors que le prince était encore un adolescent. Le prince Yousouf Izzeddine est accompagné d'une nombreuse et brillante suite.

A Propos de la Comète de Halley.

"Si la comète de Halley ne s'était pas montrée dans toute sa splendeur en 1066, les Normands n'auraient pas conquis l'Angleterre."

Cette conclusion d'un article que M. W. B. Bodrick a publié dans "Science Progress" est peut-être exagérée, mais il n'est pas douteux que l'apparition d'un astre d'un éclat extraordinaire au moment où Guillaume le Bâtard achevait les derniers préparatifs de son entreprise ait vivement frappé les esprits.

Les Normands, dit l'historien anglais, regardèrent la comète comme un présage de victoire et des aventuriers arrivèrent de tous côtés pour prendre part à l'expédition. Les soldats de Harold, au contraire, furent effrayés de cette manifestation de la colère céleste, qui coïncidait avec l'arrivée des envahisseurs, et ce fut ainsi que la comète de Halley exerça une influence décisive sur le dénouement de la bataille de Hastings.

La sensation profonde que produisit l'astre inconnu, dont aucun des savants les plus renommés de l'époque n'avait été capable d'annoncer l'apparition, a laissé des traces sur la tapisserie de Bayeux. Le dessin au-dessous duquel sont brodés les mots: "Ceux-là admirèrent l'étoile" est d'une touchante vérité: tous les personnages font le même geste, tous montrent du doigt la comète, mais leur attitude, loin de manifester de la terreur, exprime plutôt un sentiment d'admiration, de joie et de confiance.

Les calculs de l'astronome étaient rigoureusement exacts et la comète qu'il avait observée en 1682 se montra de nouveau soixante-seize ans plus tard, à la date qu'il avait indiquée.

En remontant vers le passé et en tenant compte des diverses causes de perturbation qui se font sentir sur le cours des astres, la science moderne a constaté que c'était bien la même comète que celle de 1066.

Les "Vellagen und Klasing's Monatshefte" essayent de réparer l'injustice commise envers un homme dont le nom est aujourd'hui sur toutes les lèvres, mais dont la vie est assez peu connue. C'est à Sainte-Hélène qu'a commencé la carrière scientifique d'Edmond Halley. Le gouvernement anglais l'avait envoyé dans cette île avec la mission de dresser un catalogue des étoiles de l'hémisphère sud. Au retour de son voyage, il découvrit les lois qui régissent les variations de l'aiguille aimantée sous les diverses latitudes, puis il entreprit une étude sur les causes du flux et du reflux de la mer. Un peu plus tard, il indiqua comment devaient être aménagées les cloches employées pour construire sous l'eau.

L'étonnante activité de cet homme se dépensait sous les formes les plus diverses. Pendant quelque temps, il a commandé un navire de guerre, ensuite il a

parcouru toute l'Europe et a construit le port de Trieste. A plusieurs reprises, il a été chargé de missions importantes et a été initié à des secrets d'Etat. Le père de Halley était un fabricant de savon, et l'exemple donné par l'illustre savant prouve qu'il n'était pas si difficile qu'on le croit au fils d'un petit industriel de faire son chemin dans la société anglaise sous le règne des Stuarts.

Georges V, Collectionneur de Timbres.

Avant de monter sur le trône, le roi Georges V fut un philatéliste convaincu. De très bonne heure, le futur souverain du Royaume-Uni avait en la passion de collectionneur des timbres-poste. Le duc d'York, c'était le titre que le second fils du prince de Galles portait du vivant de frère aîné le duc de Clarence et de sa grand-mère la reine Victoria, occupa déjà pendant sa jeunesse une place considérable dans ce groupe d'érudits qui ont créé de toutes pièces une nouvelle science. Grâce à ces collectionneurs intrépides qui ne reculaient devant aucun sacrifice pour obtenir un spécimen de timbre-poste rare ou pour compléter une série, une passion qui avait tout d'abord fourni matière à tant de railleries a promptement grandi dans l'estime publique. Un passe-temps inefficace, qui, disait-on, ne pouvait servir qu'à distraire les enfants et à leur enseigner un peu de géographie, est devenu un des plus précieux auxiliaires de la civilisation moderne.

Le philatéliste, décoré d'un nom grec, a été reconnu comme le frère cadet de la numismatique et l'impartialité nous oblige d'ajouter qu'il rend plus de services que sa sœur aînée. Le futur Georges V fut un des hommes qui contribuèrent le plus à élever à la hauteur d'une science une manie ou plutôt une passion dont le but et le caractère avaient été également méconnus. En 1896, dit le "Chambers' Journal", le duc d'York fut appelé à la présidence de la Société philatélique de Londres, vacante par suite de la mort du comte de Kingston, et depuis qu'il était devenu prince de Galles il n'avait pas renoncé à ces fonctions. Ce fut sur sa prière que le roi Edouard VII autorisa en 1906 la Société à porter désormais la qualification de Royale.

La collection de l'héritier de la Couronne d'Angleterre ne pouvait être que plus riche que celle de la collection La Renotière ou la collection Tapling qui appartient maintenant au British Museum, mais depuis le mois de janvier 1904 elle s'est enrichie d'un spécimen rare dont le prix a atteint un chiffre qui n'avait jamais été égalé dans une vente de timbres-poste.

On ne connaît, dit le "Chambers' Journal", que vingt-six spécimens de ces timbres célèbres qui furent tirés à mille exemplaires pour l'Administration des Postes de l'île Maurice en 1847. La vignette représente un profil de la Reine Victoria couronnée d'un diadème. Le dessin est assez primitif et, à défaut d'un graveur de profession, les autorités de la colonie furent obligées de s'adresser à un horloger.

Les deux premiers timbres de l'île Maurice, achetées à Bordeaux, moyennant un prix de deux cents francs, par un commerçant de Bruxelles, avaient été revendus cinq cents francs à M. Philbrick. L'un était bleu, l'autre rouge orange. Un des deux spécimens qui sont au British Museum a coûté dix huit cent soixante-quinze francs à M. Tapling. Ces prix pouvaient paraître assez élevés, mais rien ne faisait prévoir le chiffre énorme qu'un de ces timbres célèbres allait atteindre à la vente du mois de janvier 1904.

Il est vrai que c'était un spécimen de timbre bleu admirablement conservé. Il était absolument neuf, avec des marges intactes et n'avait pas servi. Sur une mise à prix de douze mille cinq cents francs, les enchères, dit le "Chambers' Journal", s'élevèrent tout de suite, par des bonds rapides, à dix-sept mille cinq cents francs. Il y eut un temps d'arrêt, puis une reprise et le chiffre de vingt-cinq mille francs fut atteint. Un marchand de Londres abandonna la partie à trente mille francs. Deux enchérisseurs restaient en présence, l'un d'eux s'arrêta à trente cinq mille francs et le dernier mit resta à son adversaire qui alla jusqu'à trente-six mille deux cent cinquante francs.

Le vainqueur était le mandataire du Prince de Galles. Jamais un timbre-poste n'avait coûté si cher. Le règne qui s'ouvre promet aux philatélistes des séries plus artistiques et mieux gravées que celles d'Edouard VII et des dernières années de Victoria.

va retrouver enfin toute sa valeur. Sous Louis XVI, Rétif est bon royaliste; en 1789, il aime la Constitution; en 1792, il adresse les Jacobins; en 1794, le seigneur pour la Terreur. Dès 1797 il se sent devenir bonapartiste. Sa versatilité, du reste, n'est qu'apparente. Il n'est pas le courtisan de son égosome, il est simplement un rétif: la pensée de ses contemporains se réfléchit en lui. C'est la moyenne des opinions qu'il nous découvre.

Dans le drame révolutionnaire, il ne cherchait pas à jouer son rôle: il n'avait plus même son épée, que son père lui avait perdue. Il ne cherchait à être qu'un témoin et à se placer, pour les minutes décisives, au bon endroit. Sa relation des massacres de septembre est une des plus précieuses que nous possédions. Au Châtelet il a vu tel massacre, ou dans la sanglante besogne avait fait enlever le poignet. Aux Carmes ou des bourreaux assés sa victime par les oreilles et les cheveux et lui dit pour calmer sa rébellion: "Allons, ne faites donc pas l'enfant, Monsieur l'abbé."

Le 14 juillet 1789, il n'arrive pas à temps pour voir la prise de la Bastille. Place de Grève, il voit seulement un corps sans tête, au milieu du ruissseau. Cinq ou six indifférents étaient là. Rétif questionne; on lui répond: "C'est le gouverneur de la Bastille." Quelques jours plus tard il assiste au supplice de l'intendant de Paris, Bertier de Sauvigny. Quand on le pendit, une demi-douzaine de gens tout au plus réclamaient avec insistance l'exécution.

Un témoin du Paris révolutionnaire.

Les pèlerins du Paris révolutionnaire lui marquent en ce moment toute leur dévotion; les vieilles pierres ont tant de souvenirs! Elles consentent même à les conter à qui les interroge. Mais les vieux papiers, par devoir professionnel, bavardent plus volontiers encore. Et les curieux d'émotions rares sauront gré à M. Frantz Fauch-Brentano de ressusciter toute une série de Mémoires qui méritaient de ne pas périr.

Après le "Règne de Robespierre", qui vient, pour la première fois, d'être traduit de l'anglais, peu de pages sont plus saisissantes et plus évocatrices que "Les Nuits révolutionnaires" de Rétif de la Bretonne. Cet ancien ouvrier imprimeur était un noctambule incorrigible, à l'ombre de son chapeau rond à larges bords, la taille serrée dans un vieil habit noir à brandebourge et les épaulettes converties d'un lourd manteau bleu, dont les bords s'efflochaient un peu plus tous les ans, il courait les rues, du soir au matin. Il se glissait partout, le nez au vent, l'oreille aux aguets, la lèvres tremblotante et traînant un monologue sans fin, tandis qu'il observait et notait toutes choses, insatiablement, de ses deux yeux de hibou.

A l'aube, rentré au logis, il notait ce qu'il avait surpris. Et sa sincérité implorable, réaliste parfois ou brutale, nous livre avec une incomparable puissance de vie des notes documentaires. La première édition de ces notes, imprimées gauchement, en têtes de cloche, sur papier à chandelle est devenue presque introuvable. Autre défaut: elle est encombrée de cartons qui la rendent peu lisible, mais qui provient très clairement quelle terreur folle Rétif de la Bretonne avait de la guillotine. En 1797 quand l'édition s'acheva, Rétif était ruiné, il avait beaucoup de dettes et n'avait plus de chemise; il avait, du moins, sauvé sa tête. Débarassés aujourd'hui de tous ses cartons parasites, l'œuvre de Rétif

le public par un mieux la chose et applaudit, en s'exclamant, l'animal aux longues oreilles. Mais le comble fut que celui-ci, shuri par les éclats de rire de la salle, crut bon de faire sa partie dans tout ce bruit, et se mit à braire formidablement.

ITALIENS ARBETES.

Duham, Gir, 26 mai.—Tous les mineurs italiens d'ici ont été arrêtés à 11 heures ce matin par des soldats sous les ordres du capitaine H. P. Meckledam, de Linder, qui a pris charge de la milice à son arrivée dans cette ville. Il était accompagné de J. W. English Jr, d'Atlanta, et du shérif Garmany, de ce comté. Il ne s'est pas produit de désordres pendant l'exécution des ordres du commandant militaire.

La Revue Française d'Amérique, L'ECHO DES DEUX MONDES.

Dirigé par Auguste Babize. Sommaire de Mai, 1910. La France et l'Amérique—A. B. Hanotau, de l'Académie Française. Le Nouveau Tarif Postal—Delar. Gardiens de la langue-française—Paul Cambon, Ambassadeur. Dictature Municipale aux Etats-Unis—La Rédaction. Culture du Blé en Amérique—Pierre Clerget. Roosevelt en France—Communiqué. Problèmes de l'Afrique Française—Discours de M. Merlin, Gouverneur Général. Réponse de M. J. Chailley, Député. Notes de la Rédaction. A l'Académie Française—Réception de l'Académie Française. Réponse par Émile Faguet, de l'Académie Française. Sources de l'Histoire de Paris—Marcel Poite. A la Mémoire du Dr F. Henrotin—A. C. Le Drapeau—H. Archambault. Oitawa—Benj. Suite. Notes Bibliographiques—X X X. Un Veu intéressant.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'An; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 l'An; \$1.00 6 mois; \$0.50 3 mois.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, les abonnés n'y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Notre agence peut faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse PAR GEORGES SPITZMULLER TROISIÈME PARTIE INTRIGUE ET AMOUR XXXVII EN EXTREMIS Suite. — Monsieur le curé, j'ai quitté

sa maison. J'avais pour cela une raison bien grave. Mais ce secret, je le garde, par respect pour la mémoire de celle qui a porté mon nom. —Je la connais, cette raison, murmura le curé de la Madeleine. —Pourtant, reprit Christian, malgré tout, j'ai pitié de cet homme.... C'est un devoir d'humanité.... M. Charbillier aura bientôt besoin de votre présence.... Le temps presse.... La mort n'attend pas.... —J'irai, dit le prêtre. —Bientôt?... —De main.... Bonnetierelle avait entendu cette conversation brève. Il murmura: —Châtiment!.... —Ce mot qui, depuis tant de jours, vibré en lui-même.... Pendant quelques secondes, il le sentit s'enfoncer, la pensée hésitante. Un combat se livrait en lui.... Enfin, il tira de sa poche un papier sali, le déplia.... Le lit.... le lit encore. Le reçu du 9 avril 1871! Puis, s'approchant de la fenêtre, il le déchira en petits morceaux qui s'éparpillèrent au vent, emportés comme des feuilles mortes, par le vent d'automne.

voiture arrivait, par la route de Newport, dans l'île de Wight, au-dessus des ruines de Quarr-Abbey. La voiture double la chapelle de Sainte-Madeleine et se dirigea au trot vers la villa Gaby. Bientôt elle s'arrêta non loin du parc, tout verdoyant déjà de frondaisons nouvelles. Un jeune couple, en costume de voyage, en descendant, suivit d'un garçonnet en habits de deuil. —Venez de ce côté, ma Geneviève, dit le jeune homme en offrant le bras à sa compagne. Venez, chère âme reconquise.... ma femme!.... Etes-vous fatiguée de cette longue traite? —Non, merci, Christian.... —Donne-moi la main, Christian.... —Oui.... et je veux la donner aussi à mon petit papa. Tous trois, l'enfant serrant de trait d'union entre les deux époux, se mirent en marche vers une légère éminence dominée d'une croix de pierre. La s'écria: la tombe de lady Klmmerton.... Gabrielle avait voulu être inhumée dans cette terre qui lui avait été hospitalière et éminente, parmi ces sites riants et grandioses que berce, aux heures tranquilles, la voix lointaine de la mer. Christian était grave et triste.... Christian et Geneviève se sentaient saisis, tous deux, d'un indéfinissable respect.

Quand on fut arrivé à quelques pas de la tombe, ils s'arrêtèrent, laissant l'enfant gravir seul le tertre où Gabrielle dormait son suprême sommeil dans l'éternel repos. Les deux époux, les yeux baissés, les larmes aux yeux, regardant, les larmes aux yeux, l'enfant à genoux qui priait pour sa mère.... FIN Le procès du lieutenant-colonel Ames. Manille, 26 mai.—Le lieutenant-colonel Robert F. Ames, du 12ème régiment de l'armée des Etats-Unis, accusé de conduite indigne d'un officier et d'actes préjudiciables à la discipline militaire, sera traduit devant un conseil de guerre siégeant à Manille, mardi prochain. On reproche à Ames d'avoir été la cause indirecte du suicide du lieutenant Janney. Ames fait partie de l'armée des Etats-Unis depuis 36 ans. Il est originaire du Rhode Island. SUSPENSION. New York, 26 mai.—La suspension des membres de la maison de courtage E. F. Hutton et Cie a été affichée aujourd'hui à la Bourse de New York. Cette suspension porte sur une durée de 12 mois.

enfilée dans une mélancolie profonde, appuyés l'un sur l'autre comme pour donner plus de consécration au dernier vœu de la morte, ils demeurèrent là, immobiles, en silence, regardant, les larmes aux yeux, l'enfant à genoux qui priait pour sa mère....

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LA FILLE SAUVAGE GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY PREMIÈRE PARTIE L'OISEAU TOMBÉ DU NID I ILLUSIONS PERDUES Sur le pente des coteaux qui longent les deux rives de la Seine entre Corbeil et Melan, lorsque — de Paris à Fontainebleau — vous faites un tour de bicyclette ou d'automobile vous rencontrez une succession presque ininterrompue de villas et de chalets: Villiers, les Bordes, Pertes, Montgermont, les Vives-Eaux, Fontainebleau, le Baisson, tantôt se rapprochant des rives, tantôt reculant vers les plateaux fertiles. Après Corbeil les grandes industries se font rares, et il y a vingt-cinq ans on ne connaissait guère, dans le pays, que les ateliers de construction de machines dont les cheminées versaient leur fumée noire sur la vallée, par-dessus le hameau de Boiselle. Les ateliers appartenant à la famille Villiedieu et marchandé dans la direction d'Henri, resté veuf avec une fille de dix ans, Henriette. Quant à la maison d'habitation, des Bois-Murés, c'était un bâtiment coquet et laid, flanqué de deux pavillons en tourrelles, construits pour l'agrandir et situé au fond d'un jardin et d'un petit bois, à la lisière d'un étang, séparés seulement par le chemin de halage, coiffés la Seine. Villiedieu habitait les Bois-Murés avec une vieille tante, Sophie, sœur de son père, qui avait soin du ménage, mais depuis l'année précédente une étrangère était venue s'installer auprès d'eux. Henriette avait été confiée à une institutrice, Jacqueline Géliener, âgée de dix-neuf ans, qui vivait avec les maîtres de la même vie familiale un peu monotone, et avait son logement au